

l'assaut sera vite donné. Je prête mon dos à ceux qui voudront monter.

A cette proposition originale, tous les visages se déridèrent.

Le moine, large et gros, formerait en vérité un appui solide.

— Seulement, ajouta-t-il, ceux qui se seront établis sur le mur n'aideront ensuite à monter, afin que je puisse faire besogne de guerre !

Martin s'applaudissait d'avoir admis le moine à la discussion.

— Mais qui jettera les ponts ? objecta encore Chifford.

Le moine releva ses manches de bure de son geste faulxier.

— Et ça ? fit-il en tapant sur ses bras noueux comme chêne.

— Le père chapelain a raison, dit Martin. Il nous a donné assez de preuves de son courage et de sa vigueur pour que nous puissions compter sur lui. La garnison contient en outre un assez grand nombre d'hommes habitués à manier de lourds fardeaux. Morfeld va les réunir.

« Une dizaine de ponts volants vont être immédiatement fabriqués. Ils les lanceront aux endroits que j'indiquerai. Les cultivateurs réfugiés dans le fort ont des échelles parmi les ustensiles qu'ils y ont mis à l'abri : leur hauteur sera plus que suffisante à cause du peu d'élevation des murailles que l'ennemi est en train de construire.

« Clifford, pour faire oublier vos hésitations, vous dirigerez les archers du bastion sud, chargé d'empêcher les Anglais de se maintenir sur la partie de leur mur qui regarde votre côté, pendant que nos compagnons lanceront les passerelles. Vous, Mac-Clairfast, vous en ferez autant au bastion nord. Toi, Ciemthall, tu veilleras sur le pont-levis.

A ce moment, un sergent se présenta.

— Maître, annonça-t-il, les laboureurs demandent à quel moment commencera l'attaque. Vous leur avez promis hier qu'ils en seraient !

Le vieux commandant eut alors un mouvement superbe.

— Les hommes de labeur pacifique demandent à combattre, et vous autres des hommes d'épée vous hésitez, lança-t-il avec force. A l'œuvre tous, qu'on prépare les ponts de suite. Je sonnerai la charge.

Morfeld et les autres se précipitèrent au dehors allant exécuter ses ordres. Clifford, le chef du bastion sud, s'approcha de Martin.

— Maître, dit-il, vous avez pu croire que je reculais. Mais donnez-moi une place parmi la colonne d'assaut : vous verrez que je ne parlais que par prudence et que je suis toujours digne de vous.

Grave et froid Martin lui dit :

— Je vous crois, mais il y a des heures où il faut refouler les paroles qui pourraient troubler ceux qui les entendent. Ce sera votre châtiement de voir combattre et périr vos compagnons. Mais ce sera ensuite votre pardon et votre récompense de les aider à triompher.

— C'est vrai, maître, j'ai failli. Mais vous entendrez parler des archers de Clifford... et de leur chef !

Il sortit... Les sévères mais amicaux reproches du vieillard l'avaient touché au cœur, et il était résolu à tout !

Dans la cour intérieure, les marteaux résonnaient déjà avec frénésie, assemblant les planches qu'on devait jeter sur les fossés afin d'attaquer les retranchements ennemis : Les soldats d'Avenel étaient assiégés, et c'est eux qui allaient donner l'assaut !

## XXI—LE PONT MOUVANT

Rumskorff, le chef des partisans envoyé par le duc de Somerset avec l'ordre impérieux de s'emparer de la Tour d'Avenel, était un de ces guerriers équivoques qui, l'occasion aidant, ne se faisaient aucun scrupule de passer d'un camp à un autre.

Les souverains de cette époque avaient fréquemment recours à ces capitaines d'armée irréguliers.

Durant les périodes de paix, assez rares du reste, ils avaient toujours autour d'eux un état-major toujours prêt à recruter des troupes au premier signe.

L'habitude de la guerre faisait, de la plupart d'entre ces chefs de bandes, des généraux d'une réelle valeur.

Rumskorff était réputé pour ces coups d'audace généralement heureux.

Grâce à la vigilance du vieux chef de la Tour d'Avenel, et à l'héroïsme de ses vétérans, il n'avait pu réussir dans ses violentes attaques du début... Mais il venait de montrer qu'il possédait également à fond l'art des fortifications.

L'enceinte extérieure dans laquelle il avait emprisonné les défenseurs de la citadelle était à peu près la reproduction du moyen employé jadis par Jules-César pour réduire Vercingétorix, le défenseur des Gaulles.

— Que les Écossais me donnent seulement vingt-quatre heures de

répit, et je les tiens comme dans ma main, disait-il en contemplant l'énorme travail accompli sur ses indications.

Ses hommes exténués n'avaient cessé leur travail qu'au jour.

Rumskorff envoya la moitié de son monde se reposer tandis qu'il faisait distribuer une abondante ration d'eau-de-vie de grain à ceux qui restaient à veiller en cas d'une offensive des Écossais.

Lui-même était las, ayant mis plus d'une fois la main à l'ouvrage.

Il entendait le bruit des marteaux résonner dans la citadelle.

Et il prévoyait une résolution extrême de la part des assiégés.

Le mur qu'il avait édifié dans la nuit, établi au bord d'une tranchée profonde, était assez haut pour arrêter et décourager un ennemi ordinaire.

Mais, contrairement à son attente, l'aspect des travaux qu'il avait exécutés n'avait fait qu'exalter une véritable furie chez ces montagnards qu'il méprisait avant de s'être rencontré avec eux sur le champ de bataille.

Un moment, il avait espéré que, en la présence de ses opérations d'investissement, les assiégés allaient lui envoyer des parlementaires pour traiter de leur reddition.

Le bruit retentissant des marteaux devait vite le détromper.

— Bast ! se dit-il, avant qu'ils aient descendu dans le fossé et dressé les échelles, nous aurons eu le temps de les accabler.

Il espérait bien que les Écossais une fois engagés dans la tranchée ne réussiraient plus à en sortir.

Et s'adressant à ses officiers, il ajouta avec un rire grossier :

— Nous n'aurons ainsi qu'à rejeter, sur leurs cadavres la terre enlevée : ils seront ensevelis !

Dans la citadelle, les préparatifs s'avançaient fébrilement.

Martin les dirigeait en personne.

La colonne d'attaque était déjà formée.

Morfeld, l'homme de fer, comme on le nommait, se tenait à leur tête.

Une cuirasse brunie couvrait sa poitrine.

Il avait laissé son épée au fourreau.

Il tenait dans sa main noireie par le maniement du fer et du feu une arme étrange, formidable : c'était un marteau de forge, un de ces marteaux énormes que l'on manie à deux mains.

Mais l'homme de fer en avait modifié la partie la plus légère ; il l'avait apointée au feu et trempée ensuite à l'eau glacée.

Aucun casque ni morion, aucune cuirasse ne devait pouvoir résister à cet engin redoutable.

La flamme de l'ardeur héroïque brillait dans son regard et la cohorte qui devait suivre bouillait d'énergie mal contenue devant la décision de son chef. Derrière eux, les paysans se pressaient, impatients de suivre une aussi vaillante avant-garde : leurs faulx luisaient, aiguës que des épées.

Tout au fond, se tenait un groupe compact de femmes.

Elles surtout étaient impressionnantes : résolues, la tête dressée, les narines frémissantes, elles semblaient déjà respirer le carnage.

L'approche d'une lutte qu'elles devinaient suprême les avait transformées. Elles avaient toutes les bandes d'étoffes attachées à leur ceinture pour les premiers soins à donner aux blessés.

Mais, à cause des mortels atroces des houspailleurs anglais, chacune portait aussi une hache ou un coutelas.

Dans l'énervernement de l'attente, leurs mains s'agrippaient au manche de leur arme, et leurs regards luisaient d'une façon ardente.

Frère Jacques, les manches de sa robe de bure relevées au-dessus du coude, la hache d'armes pendant à la droite de son froc, une large dague à gauche, regardait achever le premier des ponts destinés à jetés sur les tranchées. Celui-ci lui revenait de droit, affirmait-il.

Les autres étaient un peu plus étroits.

Les coups de marteau s'épauaient : l'ouvrage touchait à son terme.

— C'est fini annoncèrent les charpentiers.

D'un effort de ses bras robustes, frère Jacques souleva une extrémité du pont dont il voulait se charger seul, et il l'appuya sur ses larges reins.

— Han ! fit-il, avec un bruit de soufflet de forge.

Et l'énorme charpente pesa sur son dos.

Le cor d'argent du vieux chef retentit alors.

Le pont-levis s'abattit avec fracas. Immédiatement, à ce signal, les bastions de la forteresse se hérissèrent de défenseurs.

— Alerte ! cria Rumskorff en faisant sonner ses trompettes. Voici les Écossais !

Ses guerriers, terrassés par le sommeil après leurs écrasants labeurs de la nuit, réveillés en sursaut, sautèrent sur leurs armes et coururent aux retranchements. Et alors, saisis de stupeur ; ils virent s'avancer une masse étrange, une sorte de large carapace ambulante.

C'était le pont mobile transporté par le terrible moine.

Aussi avisé qu'il était herculéen, frère Jacques avait penché l'avant du pont vers la terre de sorte que les ennemis ne pouvaient l'apercevoir, dissimulé derrière la charpente, et ils ne savaient que s'imaginer.